

architecturales observées tout au long de la vie des sanctuaires. Ce livre, dans son ensemble, offre donc une vision renouvelée du sujet par l'analyse des mécanismes culturels que trahissent la création et l'évolution des sanctuaires. La réflexion est cependant davantage approfondie pour la période romaine, grâce aux articles de fond évoqués précédemment, traitant de l'influence des cadres juridique, politique et social sur les sanctuaires dans les provinces conquises, et d'une façon plus générale, du regard porté par les communautés elles-mêmes sur ces biens matériels et leur gestion. Signalons enfin l'index général en fin d'ouvrage, particulièrement utile au lecteur face à la richesse des théonymes et à la diversité des lieux référencés.

Catherine COQUELET

Anne VILLARD-LE TIEC (Ed.), avec la collaboration d'Yves MENEZ & Patrick MAGUER, *Architectures de l'âge du Fer en Europe occidentale et centrale*. Actes du 40^e colloque international de l'AFEAF, Rennes, du 4 au 7 mai 2016. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018. 1 vol. relié, 22,5 x 28,5 cm, 736 p., nombr. ill. n./b. & coul. (ARCHÉOLOGIE ET CULTURE). Prix : 49 €. ISBN 978-2-7535-7442-7.

Le colloque de l'*Association française pour l'étude de l'Âge du Fer* organisé à Rennes en 2016 était le premier à être dédié entièrement à l'architecture de cette période. L'un des grands intérêts de la publication de ces actes repose sur l'apport d'un corpus extrêmement riche, composé de nombreux dossiers inédits issus des fouilles de ces dix dernières années, mais également sur des confrontations éclairantes entre documentation ancienne et données récentes. L'ouvrage bénéficie en outre d'une conception graphique et d'illustrations de grande qualité conférant à l'ensemble un confort de lecture très appréciable. Bien que la documentation concerne pour une grande part les résultats de fouilles françaises, les données provenant du Royaume-Uni, d'Autriche, d'Allemagne, d'Espagne et de Tchéquie sont également convoquées. L'architecture est abordée au sens large du terme et ne se cantonne pas à la seule conception des bâtiments. Cinq chapitres regroupent l'essentiel des articles sur les thèmes de l'architecture funéraire et cultuelle, l'organisation spatiale des établissements, les installations défensives, l'architecture des bâtiments à proprement parler (le thème central) et les éléments de voiries. Ceux-ci sont suivis par une quinzaine d'études de cas plus succinctes aux sujets variés apportant, pour certains, un contrepoint ou un exemple supplémentaire aux réflexions plus largement menées qui précèdent. Dans son prologue, Patrick Maguer invite à dépasser une réflexion qui « s'arrête souvent au tracé de quelques lignes reliant des trous de poteau » (p. 11) et l'ouvrage tient ses promesses quant à cette ambition qui se trouve au cœur de la démarche exposée dans bon nombre des communications. Cela s'illustre premièrement par une volonté de réévaluer les évolutions typologiques et les aires culturelles communément admises à la lumière des nouvelles données produites par les fouilles. Bien que certains auteurs restent attachés à l'analyse des plans des bâtiments (parfois à juste raison) pour cerner les variations et extrapoler les élévations, la plupart d'entre eux s'appliquent à prendre en compte d'autres facteurs permettant d'interpréter plus finement l'évolution des structures architecturales. L'exemple le plus parlant se trouve dans les trois articles complémentaires dédiés au nord et à l'ouest de la France

qui rassemble un corpus des plus imposants couvrant la totalité de l'âge du Fer (p. 273-348). En combinant une démarche typologique basée sur les éléments de plan et l'analyse des indices directement liés à la mise en œuvre (l'emploi des matériaux, l'emprise au sol et la section des supports, la nature des comblements des tranchées...), cette synthèse édifiante permet la mise en lumière d'évolutions qui n'auraient probablement pas pu être perçues à travers des critères purement formels. Holger Wendling, à travers l'exemple de Manching (p. 155-172), remet en question les critères habituellement considérés comme les marqueurs typologiques d'une ville pour évaluer le degré d'urbanisation des sites. Il invite à se tourner plutôt vers des informations qui traduisent le caractère dynamique du processus, comme la densité du bâti et la variabilité des bâtiments à travers le temps. Bien que la question de la terminologie soit traitée par de nombreux auteurs, la multitude d'appellations différentes utilisées à travers cette publication pour décrire des types de constructions semblables peut provoquer une certaine confusion. La contribution de Christophe Laurelut, Willy Tegel et Jan Vanmoerkerke (p. 389-398), bien qu'elle n'apporte pas vraiment de solution concrète aux divergences entre chercheurs comme elle l'ambitionne, a le mérite d'affirmer une volonté de dépasser la différenciation stricte entre architecture « à poteaux plantés » et architecture « à pans de bois ». En effet, de multiples exemples cités dans cette publication illustrent les solutions hybrides adoptées (à Bibracte, p. 469-488, à Talant, p. 605-612) et les allers et retours entre traditions séculaires, innovations et influences externes (à Orléans, p. 509-522, en Lorraine, p. 613-618, en Catalogne, p. 625-632), témoignant d'une évolution architecturale qui n'est ni linéaire, ni homogène pour l'ensemble du monde celtique. Pour interpréter les différences régionales, de nombreux articles abordent la dimension du déterminisme géologique. À propos des maisons du nord-ouest de la France au second Âge du Fer (p. 327-347) par exemple, les auteurs constatent que l'usage de la pierre dans les constructions se concentre exclusivement dans les régions proches des affleurements granitiques armoricains. Des liens similaires s'observent pour la France dans les cartes de répartition proposées en fin d'ouvrage par Katherine Gruel et Olivier Buchsenschutz. Certains auteurs poussent la réflexion sur les matériaux en s'interrogeant sur l'organisation, l'investissement collectif et la gestion de l'approvisionnement en matières premières, telles que le bois et le fer, qu'induisent la mise en œuvre d'infrastructures de grande ampleur ou aux modules standardisés. L'article de synthèse sur l'architecture des fortifications dans l'ouest de la France (B. Houdusse *et al.*, p. 203-220) aborde cette question à travers une étude poussée des matériaux de construction qui permet d'envisager sous un angle nouveau les types de mises en œuvre et ce qu'elles impliquent d'un point de vue socio-économique. Dans une contribution qui vise avant tout à mettre en évidence la présence d'une standardisation des modules de construction sur l'oppidum de Bibracte, Andrea Fochesato (p. 469-488) développe également un raisonnement sur la gestion forestière et les modes d'approvisionnement nécessaires à une production massive et standardisée du bois d'œuvre. Ces considérations amènent à s'interroger sur la conception des bâtiments, l'existence d'unités de mesures et de spécialistes de l'architecture dans le monde celtique, grandes questions qui apparaissent à maintes reprises dans les contributions. L'histoire des sociétés antérieures et extérieures au monde celtique, ainsi que les apports de l'anthropologie fournissent l'esquisse d'une

réponse dans l'article éclairant de Marianne et Michel Vaginay (p. 83). Déterminer la fonction et le statut des bâtiments (voire des établissements) semble toujours laisser bon nombre de chercheurs perplexes au vu du manque crucial d'indices à disposition dans la plupart des cas. Certains auteurs affirment qu'il n'est pas vraiment possible d'établir un lien solide entre les caractéristiques architecturales d'une structure et son statut ou sa fonction (de bons exemples sont fournis par A. P. Fitzpatrick, p. 67-78 et A. Danielisova *et al.*, p. 649-654). Néanmoins, certains cas de bâtiment présentant des dimensions et une qualité de mise en œuvre exceptionnelles ne laissent aucun doute sur leur statut ou le caractère collectif de leur usage. Cela est particulièrement évident dans le cas des bâtiments à abside de Vix (p. 259-272) et du vaste complexe monumental de PC 15 à Bibracte (p. 489-508). Au-delà des quelques grands thèmes abordés ici, le lecteur ne manquera pas de trouver suffisamment de cas instructifs dans cet ouvrage remarquable pour satisfaire toute volonté d'approfondir ses connaissances sur les multiples problématiques liées à l'architecture protohistorique. Cette publication représente de fait une compilation incontournable pour toute étude qui se pencherait sur l'Âge du Fer, mais elle reflète également les préoccupations actuelles de l'archéologie dans une acception plus large, et sera donc à même de nourrir les réflexions d'archéologues attachés à d'autres horizons de recherche.

Céline PAQUET

Luca CAPPUCINI (Ed.), *Monte Giovi. "Fulmini e saette": da luogo di culto a fortezza d'altura nel territorio di Fiesole etrusca*. Firenze, All'Insegna del Giglio, 2017. 1 vol. broché, 29,7 x 21 cm, 248 p., ill. (INSEDIAMENTI D'ALTURA, 2). Prix : 50 €. ISBN 9788878147874.

Réunissant les contributions de L. Cappucini, éditeur du volume, et de plusieurs autres archéologues chevronnés, ce livre rend compte des fouilles opérées sur le site nord-étrusque de Monte Giovi de 2010 à 2015 par l'Université de Florence. La localisation du site au sommet d'un relief dominant le Mugello et la plaine de l'Arno, la toponymie, enfin la découverte de petits bronzes votifs et de pointes de flèche dans les années 1970 et 1980 ne laissent guère de doute sur l'existence d'activités cultuelles et militaires là où la photographie aérienne révélait un enclos rectangulaire de *ca* 50 x 30 m délimité par une levée de terre. Si, dans un passé récent, le creusement d'un coupe-feu puis l'implantation d'un relais radio ont malmené les couches archéologiques, la fouille, nécessairement limitée aux secteurs épargnés, a exhumé une intéressante succession de trois phases, illustrant, entre la fin de la période archaïque et la période hellénistique, un glissement fonctionnel déjà observé sur d'autres petits sites étrusques de la région. D'un *agger* en terre mêlée de cailloux, remontant au VII^e s. et interprété comme délimitant un espace cultuel, les lieux se muent en forteresse de hauteur apte au contrôle visuel d'un large espace environnant. L'implantation, sur le tracé de l'enclos primitif, d'une muraille en terre crue à socle de pierres sèches et l'apparition de quelques constructions à l'intérieur de l'espace emmuré, puis, en phase finale, la reconstruction et l'épaississement de la muraille rendent compte de cette transformation. Une fréquentation du site du XIV^e au XVI^e s. de notre ère est également documentée. L'économie générale du volume est